

à  
souhait que je forme. Il faut que tu consentes à faire davantage. Il faut, après ma mort, que, pour conserver et pour accroître, s'il est possible, la ressemblance qui existe aujourd'hui entre nous, tu t'étudies à imiter les gestes que je faisais, à te servir des expressions que j'employais de préférence, à prendre mes habitudes de tous les jours. Cela ne te sera pas difficile. Cela ne sera que ta manière d'être de maintenant que tu conserveras. Je veux aussi que tu continues à porter tes cheveux longs et bouclés comme je les porte. Ah ! mon ami, ce n'est pas seulement un puéril désir qui me fait te demander toutes ces choses; c'est que la seule mémoire du cœur est impuissante à se rappeler l'ami qui n'est plus; c'est que le culte du souvenir a besoin, comme tous les cultes, d'une pratique de de tous les instants. C'est que je veux m'incarner en toi, afin d'être sûr que tu ne m'oublieras jamais.

“Adieu, mon cher Georges, tu ne liras ces papiers qu'après ma mort, et tu vois que je t'y parle déjà comme si je n'étais plus de ce monde. N'oublie pas d'aller trouver mon père, et puisse-t-il en te voyant, reconnaître jusqu'à un certain point, dans tes traits l'image du fils qu'il aura perdu !”

Après avoir achevé cette lecture, Georges se leva épouvanté.

—Oh ! non, dit-il, cette ressemblance fatale dont il me menace n'est point vraie. Elle est impossible.

Il y avait une grande glace avec deux candélabres fixés à la muraille. Il en alluma toutes les bougies, puis se plaça devant la glace et s'y regarda longtemps, étudiant ses traits comme s'il les eût vus pour la première fois.

—Mes cheveux ressemblent au siens, se dit-il à demi-voix. Il y a quelque chose dans le front, et dans le nez peut-être, mais j'ai le menton carré et les lèvres droites, presque minces. Il avait au contraire les lèvres un peu larges, souriantes. Oh ! non, ma bouche surtout ne ressemble pas à la sienne, car sa bouche avait une expression pleine de bonté ; et mes yeux, d'un bleu pâle, n'ont rien de ses yeux, qui étaient noirs et mélancoliques. Moi lui ressembler ! continua-t-il, allons donc ! Et il fit un geste de dénégation courroulée.

Mais en faisant ce geste, il pâlit. Il avait en effet haussé les épaules ainsi que Raoul les haussait souvent ; il avait fait claquer ses doigts de la façon dont Raoul faisait claquer les siens, et comme il n'avait point cessé de se regarder, bien qu'il se fût détourné à demi, il lui avait semblé que la glace, au lieu de lui envoyer sa propre image, avait reflété celle de Raoul.

Il n'osa point se regarder de nouveau, serra à la hâte dans le secrétaire les papiers qu'il en avait tirés, et, sans se retourner, sans prononcer une parole, car le son de sa voix, réellement pareille à celle de Raoul, lui faisait peur, il sortit de l'appartement et monta sur le pont.

Il y était depuis quelque temps, respirant à grands traits la brise de la mer et reprenant peu à peu possession de lui-même, lorsque l'officier de quart s'approcha de lui.

—Commandant, lui dit-il, je crois que nous aurons un coup de vent demain matin.

Georges jeta les yeux autour de lui. Le ciel était bas et sombre. L'horizon s'enflammait par instants de rouges lueurs. La brise avait des calmes soudaines et reprenait ensuite avec plus de force. L'air était chaude et humide. En voyant tous ces signes précurseurs de la tempête, Georges

devint joyeux et son front s'éclaircit. Il allait avoir à lutter, non plus avec sa pensée, mais avec les éléments.

—Je crois, monsieur, dit-il à l'officier de quart, que vous ferez bien de diminuer de voiles avant que la brise ait tout à fait forcé, afin que nous n'ayons pas trop à faire demain matin.

Il envoya alors chercher son manteau, s'en enveloppa, s'assit sur la dunette, le dos appuyé au bastingage, et s'endormit presque aussitôt d'un sommeil de plomb. Quand il se réveilla, les premières rafales de l'ouragan passaient en sifflant dans la mâture. L'officier de quart avait exécuté ses ordres, et la frégate était à la cape. Georges ouvrit les yeux et aperçut devant lui les autres officiers et le docteur, que l'annonce de la tempête avait amenés sur le pont. Le docteur le regardait attentivement.

—Ah ! j'ai bien dormi, fit Georges, mais j'en avais besoin.

—C'est étonnant, lui dit le docteur, comme, pendant votre sommeil, vous ressemblez à ce pauvre commandant Raoul.

—Vous trouvez ? répondit Georges en tressaillant.

Il n'attendit pas la réponse du docteur et alla donner quelques ordres à l'officier de quart. Il était urgent d'ailleurs qu'il s'occupât de la frégate, car l'ouragan fut bientôt dans toute sa force. Une partie de la journée se passa dans une obscurité complète. Des grains furieux se succédaient à de courts intervalles et enveloppaient la *Thétis* de tourbillons de vent et pluie. Vers le soir, cependant, bien que la mer restât très-grosse, le temps devint maniable et l'on remit en route. A minuit, Georges crut pouvoir se permettre de descendre chez lui. Sa lutte avec la tempête l'avait grandi à ses propres yeux, il pensait n'avoir rien à redouter des terreurs folles qui l'avaient assailli la veille. Voulant être prêt à monter immédiatement sur le pont si sa présence était nécessaire, il ne se coucha pas, mais s'étendit dans un grand fauteuil adossé à la muaille de bâbord, juste en face de la barrique. La lampe suspendue au plafond ne jetait plus qu'une douteuse clarté, et la frégate, ballottée par la mer, craquait dans sa membrure avec de tristes bruits qui ressemblaient à des gémissements. Georges, exténué de fatigue, commençait à s'assoupir, lorsque, dans un violent coup de roulis, la barrique rompit les cordes qui la retenaient, s'élança de ses chantiers et roula vers lui avec un extrême vitesse. Toutefois, arrivée au milieu du pont, comme les mouvements alternatifs de la frégate étaient rapides et saccadés, elle s'arrêta, fut rejetée vers ses chantiers et s'y heurta avec force. Georges s'était levé précipitamment pour ne pas être crasé. Il laissa la barrique rouler une seconde fois, de son côté, puis, profitant de l'instant où l'inclinaison de la frégate la renvoyait à tribord, il la suivit dans sa course et, s'appuyant des deux épaules, il s'efforça de la faire monter sur ses chantiers. Il en soutint le poids un instant, mais ne put parvenir à la replacer. Au contraire, il roula avec elle jusqu'au milieu du navire. Il prit de nouveau son élan, mais ne fut pas plus heureux. Une deuxième et une troisième fois, il échoua encore. Ces tentatives inutiles dégénèrent alors en une lutte étrange. Chaque fois, animé d'une sorte de rage, Georges redoutait d'efforts et faisait franchir à la barrique une partie de l'obstacle ; mais chaque fois la barrique, en retombant, l'entraînait avec elle. Il s'aperçut bientôt que ses forces s'épuisaient, et en même temps que ses forces diminuaient, sa raison l'échappa. Si, la veille, en posant la main sur la barrique, il avait cru sentir battre le cœur de Raoul, il s'imaginait